

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA CRITIQUE

BOISSY, LOUIS DE

Comédie — 1732

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

CLITANDRE	38 rép.	CHRISANTE	21 rép.
APOLLON	30 rép.	LA MÉDISANCE	9 rép.
DAMON	28 rép.	AUTEUR	4 rép.
LE CRITIQUE	27 rép.	THALIE	2 rép.
LE VAUDEVILLE	23 rép.	UN LAQUAIS	1 rép.
ARLEQUIN	21 rép.		

Personnages muets & suite : UN AUTEUR SATIRIQUE, CORESUS, LA CONTRE-DANSE, LE TAMBOURIN, LE MENUET

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

PROLOGUE.....	5
LA CRITIQUE, COMEDIE.....	24

PROLOGUE.

SCÈNE I

Clitandre, Damon.

DAMON

Qui vous fait brusquement quitter ainsi la table
Au milieu d'un repas et d'une troupe aimable ?
Pouviez-vous être mieux que parmi vos amis,
Et près du tendre objet dont vous êtes épris ?
Toute la compagnie en a paru choquée ;
Mais Hortense, surtout, doit en être piquée,
Elle que vous aimez, et qui donne à dîner :
Un procédé semblable a lieu de m'étonner.

5

CLITANDRE

Cher ami, c'est l'effet d'une faiblesse extrême,
Que je ne puis dompter, dont j'ai honte moi-même ^
Dont à d'autres que vous mon coeur n'ose parler,
Qu'aux yeux même d'Hortense il a soin de voiler.

10

DAMON

Mais, quoi que vous disiez, une telle faiblesse
N'a pas dû vous porter à cette impolitesse

Que la raison, monsieur, ne saurait excuser.

15

CLITANDRE

C'est elle cependant qu'on doit en accuser ;
Et, puisqu'il faut vous faire un aveu véritable,
Nous étions... j'en rougis... nous étions treize à table,
Et l'on nous a servi treize plats à la fois.

DAMON *(d'un air railleur)*

Ajoutez qu'aujourd'hui c'est le treize du mois.

20

CLITANDRE

Moquez-vous de ma peur, Damon, je le mérite,
Mais elle n'est pas moins la cause de ma fuite.

DAMON

Se peut-il qu'un auteur, qui veut railler autrui,
Par un faible si grand donne à rire de lui ?

CLITANDRE

Je me suis déjà fait les mêmes remontrances ;
Mais je suis dans un cas et dans des circonstances
Où malgré ma raison tout alarme mon coeur.
Elles doivent servir d'excuse à ma terreur.

25

DAMON

Qui vous inspire donc les frayeurs d'une femme ?
Parlez.

30

CLITANDRE

Tout ce qui peut tyranniser une âme.

DAMON

Mais encor ?

CLITANDRE

L'intérêt, la gloire, avec l'amour,
Ils m'occupent tous trois ; et dans ce même jour
On juge mon affaire, on doit jouer ma pièce,
Et je suis sur le point d'épouser ma maîtresse.
Jugez s'il est quelqu'un en proie à plus de soins !

35

DAMON

Je n'ai plus rien à dire. On tremblerait à moins.

CLITANDRE

Tous mes sens sont émus d'une façon terrible.
Pour l'intérêt, ami, je suis très peu sensible.
Si je perds mon procès, comme je le crois fort,
Je m'en consolerais, sans faire un grand effort.
Pour l'amour et la gloire il n'en est pas de même ;
Tous deux me font sentir leur ascendant suprême,
Tous deux d'un feu pareil enflamment mon désir,
Et font en même temps ma peine et mon plaisir.
Dans mes sens agités leur cruelle puissance
Fait succéder la peur sans cesse à l'espérance.
Plaire à l'objet que j'aime, et me voir son époux,
Offre à mon coeur sensible un triomphe bien doux :
Mais la crainte de perdre un bien si plein de charmes,

40

45

50

Y porte au même instant les plus vives alarmes.
Par un brillant ouvrage assembler tout Paris,
Réunir tous les goûts, charmer tous les esprits,
Malgré tous les efforts que tente la critique, 55
Captiver par son art l'attention publique,
Forcer deux mille mains d'applaudir, à la fois,
Et s'entendre louer d'une commune voix,
Présente à mon esprit la plus haute victoire ;
D'un guerrier qui triomphe on égale la gloire. 60
Mais si l'honneur est grand, le revers est affreux :
Du parterre indigné les cris tumultueux,
Sa fureur qui maudit et l'auteur et l'ouvrage,
La tristesse et l'ennui peints sur chaque visage,
Tous les brocards malins qu'on vous donne en sortant, 65
Et votre nom en butte au mépris éclatant,
Le désert qui succède à la foule écartée,
Accablent à leur tour mon âme épouvantée ;
Je crains des deux côtés d'avoir un sort fâcheux ;
D'être amant traversé, comme auteur malheureux. 70
Le public qu'on ennuie est un juge sévère.
Hortense, quoique veuve, attend l'aveu d'un père.
Si mes vœux sont trompés, un autre l'obtiendra
Pour surcroît de malheur ma pièce tombera.
J'en frémis. 75

DAMON

Ah ! chassez une frayeur si noire :
Je réponds de l'amour, espérez pour la gloire.

CLITANDRE

Non ; j'ai, mon cher ami, des malheurs que je crains
Trop de pressentiments et de signes certains ;
C'est peu d'avoir les soirs mille terreurs secrètes, 80

D'ouïr hurler des chiens et crier des chouettes,
 De rencontrer le jour des créanciers fâcheux ;
 Sachez que cette nuit j'ai fait un rêve affreux :
 J'ai songé que j'allais m'unir avec Hortense,
 Dans le temps que vers elle un inconnu s'avance, 85
 L'arrache de mes bras, et l'enlève à mes yeux
 Sur un char que traînaient deux taureaux furieux :
 Je veux les arrêter dans leur course fouguese,
 Quand je tombe au milieu d'une eau sale et bourbeuse.
 Mille confus objets troublent alors mes sens ; 90
 Je prends du poisson mort, je sens tomber mes dents ;
 J'ai vu mon procureur boire avec ma partie,
 Puis j'ai vu tout à coup jouer ma comédie.
 Le parterre à mes yeux, les loges, n'ont offert
 Qu'un grand vide effroyable et qu'un vaste désert ; 95
 Des lustres presque éteints la lueur sombre et pâle
 Éclairait tristement la moitié de la salle ;
 Tout le fond du théâtre était tendu de noir,
 Et formait un spectacle épouvantable à voir.
 Je tremble, et je veux fuir à cet objet terrible ; 100
 Mais je suis arrêté par un bras invisible :
 Pour comble de terreur cent voix en même temps
 Poussent autour de moi d'horribles hurlements ;
 Sur ma tête j'entends le tonnerre qui roule ;
 Sous les pieds des acteurs le théâtre s'écroule : 105
 Les lustres à l'instant s'éteignent tout à fait,
 Et mon songe finit par trois coups de sifflet.

DAMON

C'est un vilain réveil, ami, je le confesse,
 Pour un auteur surtout dont on donne la pièce.

CLITANDRE

Mon esprit, dans l'horreur dont il est travaillé, 110
Est digne d'être plaint, et non d'être raillé.

DAMON

Vous méritez, monsieur, les ris de tout le monde,
Et, loin que je vous plaigne, il faut que je vous gronde ;
Dans votre âme aujourd'hui la superstition
Étouffe du bon sens jusqu'au moindre rayon. 115
Des plus fausses terreurs vous recevez l'empreinte,
Et croyez un vain songe enfanté par la crainte.

CLITANDRE

Tout ce que vous direz ne servira de rien ;
Et, pour finir le cours d'un pareil entretien,
Né superstitieux, je ne suis pas mon maître ; 120
Je pense, comme vous, qu'il est honteux de l'être ;
Ma raison me le dit, mais elle perd ses soins :
J'en sens le ridicule, et ne le suis pas moins.
Contre les préjugés en vain on se rebelle,
La superstition à l'homme est naturelle ; 125
Et le hasard malin, pour la fortifier,
Se plaît incessamment à la justifier.
Je l'ai trop éprouvé dans plus d'une occurrence,
La raison ne tient pas contre l'expérience,
Et votre coeur peut-être aurait le même effroi 130
Si vous étiez, monsieur, sur le point comme moi
D'attirer du public la louange ou le blâme,
De perdre ou d'obtenir l'objet de votre flamme.

DAMON

Mais vous êtes aimé ; dites-moi, pouvez-vous
Avoir pour votre hymen un présage plus doux ?

135

CLITANDRE

En vain par sa tendresse Hortense me rassure,
Je crains de le former sous un fâcheux augure.

DAMON

L'inconnu, cher Clitandre, alarme votre coeur,
Et je crois qu'entre nous les taureaux vous font peur.

CLITANDRE

Damon, encore un coup, trêve de raillerie.

140

DAMON

Mais vous ouvrez le champ à la plaisanterie.

CLITANDRE

Sur ce point, j'en conviens, mon esprit va trop loin,
Et suit trop la frayeur où jette un tendre soin ;
Mais, si dans mes amours je parais moins à plaindre,
Pour ma pièce avouez que j'ai tout lieu de craindre :
Tant d'exemples fameux que je vois devant moi
Ne me doivent-ils pas glacer d'un juste effroi ?

145

DAMON

Oui, mais vous m'avez dit que la chose est secrète.

CLITANDRE

Je vous l'ai dit, sans doute, et je vous le répète.
Je l'ai lue aux acteurs sous le sceau du secret ;
Et nul n'en est instruit, hors vous et mon valet,
Et trois ou quatre auteurs, amis sûrs, que j'estime.

150

DAMON

Vous voilà bien caché ! D'un brevet d'anonyme
La calotte, monsieur, doit vous faire présent.

CLITANDRE

Avoir un prête-nom eût été plus prudent.

155

DAMON

À dire vrai, j'y trouve et du pour et du contre ;
Un prête-nom bien sûr rarement se rencontre.
Ces messieurs, quand l'ouvrage attire et réussit,
Souvent avec la gloire emportent le profit.
Selon moi, le plus court et le plus raisonnable,
Est d'oser se montrer sous son nom véritable.
Un auteur mal caché se fait moquer de lui ;
Et peu, par ce moyen, font fortune aujourd'hui.

160

SCÈNE II

Clitandre, Damon, Arlequin.

CLITANDRE *(donnant un soufflet à Arlequin qui entre en sifflant)*

Tiens, voilà pour t'apprendre à siffler de la sorte.

ARLEQUIN

Peste ! Quand vous frappez, ce n'est pas de main morte.

165

CLITANDRE

Je te l'ai défendu cent fois.

ARLEQUIN

J'ai tort, monsieur,
Et j'avais oublié que je sers un auteur,
Et que l'on représente aujourd'hui votre pièce :
Je ne tomberai plus dans cote impolitesse ;
L'augure vous alarme, et j'ai...

170

CLITANDRE

Tais-toi, faquin.
Quel est donc ce papier que tu tiens dans ta main ?
Lis.

ARLEQUIN

De votre avocat, Monsieur, c'est une lettre,
Qu'un homme de sa part m'a dit de vous remettre.

175

(Il lit.)

CLITANDRE *(prenant la lettre)*

J'ai perdu mon procès, je gage.
Qu'ai-je dit ?
Vous le voyez, déjà mon songe s'accomplit.
« Vous venez, monsieur, de perdre votre procès. »

180

ARLEQUIN

J'ai rêvé comme vous de poisson mort, d'eau sale :
Si la journée aussi m'allait être fatale !
Mais elle l'est déjà, je viens d'être battu.

DAMON

Voyez donc jusqu'au bout.

CLITANDRE

Je sais que j'ai perdu,
Du reste de la lettre à quoi sert de m'instruire ?
Pour moi, si vous voulez, vous n'avez qu'à la lire.

185

(Haut.)

DAMON

Très volontiers,
« Vous venez, monsieur, de perdre votre procès, malgré votre bon droit : tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai plaidé comme un ange. »

CLITANDRE

Le trait est des plus consolants,
Pour un homme qui perd plus de vingt mille francs.

190

DAMON *(poursuit)*

« Tout le monde a trouvé le jugement ridicule, et a dit hautement que, pour n'avoir pas gagné une cause que j'avais si bien plaidée, il fallait que ma partie fût née sous une planète bien malheureuse. »

CLITANDRE

Ah ! Qu'on a bien raison ! Grâce à ma planète,
Je suis de l'infortune une image parfaite !

DAMON (*poursuit*)

« Ce vendredi à deux heures après midi. »

195

CLITANDRE

Du malheur qui m'arrive, ah ! je suis peu surpris,
Rien ne me réussit jamais les vendredis !

DAMON (*reprend*)

« J'avais oublié de vous marquer que je soupçonne votre procureur
d'avoir été d'intelligence avec votre partie adverse. »

CLITANDRE

Oh ! mon rêve à ce coup en plein se vérifie !
J'ai vu mon procureur boire avec ma partie :
Qu'on dise après cela que tout songe est menteur ;
Et vous présentement, riez de ma terreur ;
Dites du moindre effroi que je reçois l'empreinte,
Et crois un songe vain enfanté par la crainte.
Démentez ce billet.

200

205

DAMON

Je veux qu'à cet égard
Votre rêve, Monsieur, ait dit vrai par hasard ;
Vous le trouverez faux bientôt dans tout le reste.

CLITANDRE

Non, dans ce triste jour tout va m'être funeste !
Vous me verriez tranquille, et non pas éperdu, 210
Si mes maux se bornaient à mon procès perdu :
Mais je regarde en lui les suites qu'il présage ;
Il est comme l'éclair qui devance l'orage ;
Il est le noir signal que le ciel en courroux
Vient, tout prêt à frapper, de déployer sur nous. 215
Hortense recevra de fâcheuses nouvelles ;
Mon ouvrage essuiera des disgrâces cruelles.
Justifiant l'effroi dont mon coeur est rempli,
Mon rêve en tous ses points va se voir accompli !
Courez dire aux acteurs, cher ami, je vous prie, 220
De ne pas aujourd'hui donner ma comédie ;
Que pour la retarder j'ai des motifs puissants,
Rendez-moi ce service, et sans perdre de temps.

DAMON

N'en déplaie aux frayeurs de votre esprit crédule,
Cette commission est par trop ridicule, 225
Je ne m'en charge point.

CLITANDRE

Seulement dites-leur
De remettre à lundi, c'est mon jour de bonheur.

DAMON

Vous vous moquez, la pièce est pour ce soir promise ;
Au lieu de vous servir, c'est vouloir qu'on vous nuise : 230
Vous indisposeriez le public contre vous.
Les acteurs à cela doivent s'opposer tous.

CLITANDRE

Après votre repas dans ce péril extrême,
Je saurai les trouver et leur parler moi-même.

(Il suit Clitandre.)

DAMON

Ah ! Vous n'en ferez rien, et vous n'y songez pas ;
Pour vous en empêcher, je marche sur vos pas.

235

SCÈNE III

ARLEQUIN

Avec tout son savoir, ah ! Que mon maître est bête !
La frayeur à la fin lui tournera la tête ;
Qu'il m'a frappé d'un coup que j'ai fort sur le coeur !

.....

240

Me battre pour siffler par pure inadvertance !
Que n'en puis-je au parterre aller prendre vengeance ?
À messieurs mes pareils pourquoi l'interdit-on ?
Je sifflerais alors, mais sur un joli ton :

Quel plaisir pour vingt sous de huer comme un diable !
Je rendrais pour le coup son rêve véritable.

245

Il veut être caché dans cette occasion,
Mais pour mieux me venger je nommerais son nom,
Et je dirais tout haut : La pièce est de Clitandre,
Épargnez-vous, messieurs, la peine de l'entendre,
Il croit avoir produit quelque chose de beau ;
Mais l'ouvrage est un monstre, et l'auteur un bourreau.

250

SCÈNE IV

Clitandre, Arlequin.

CLITANDRE

Damon m'a su convaincre, et sa raison m'éclaire ;
Mon effroi se dissipe aux traits de sa lumière :
Sans lui, sans ses conseils, dans mes fausses terreurs, 255
J'allais, à mes dépens, divertir les acteurs :
J'aurais, à leurs regards dévoilant ma faiblesse,
Ajouté follement une scène à ma pièce,
Dont j'allais devenir moi-même le héros.
Je lui dois ma raison, je lui dois mon repos. 260
C'en est fait, mon esprit ne croit plus au présage.
J'attends présentement le sort de mon ouvrage
Avec la fermeté qu'un sage doit avoir ;
Et, sans trop présumer, je sens un noble espoir :
Je prétends me montrer, quoi que le destin fasse, 265
Modeste dans ma gloire, ou fort dans ma disgrâce.

ARLEQUIN

Ah ! qu'entends-je, monsieur ? Quel heureux changement !
Puissiez-vous persister dans un tel sentiment !

CLITANDRE

Oui, j'y persisterai ; je suis aimé d'Hortense ;
Mes feux vont être heureux, selon toute apparence ; 270
Que me faut-il de plus ? armé d'un tel bonheur,
Je puis du sort jaloux défier la fureur.

ARLEQUIN

Tremblez, monsieur, j'entends la pendule qui sonne.

CLITANDRE

Voilà l'heure fatale, et tout mon corps frissonne.

SCÈNE V

Clitandre, Damon, Arlequin.

DAMON

Allons, courage, ami, le présage est flatteur ;
Votre songe commence à se trouver menteur,
Car vous aurez grand monde à votre comédie ;
De carrosses déjà cette rue est remplie.

275

CLITANDRE

Tant pis, un si grand monde est toujours dangereux :
Le tumulte accompagne un public trop nombreux.

280

ARLEQUIN

Ah ! monsieur, dissipez la peur qui vous domine.
Le souffleur, avec qui j'ai bu tantôt chopine,
M'a dit que sur la pièce il faisait un grand fond ;
Et, qui plus est encor, tout l'orchestre en répond.

CLITANDRE

Ce suffrage me donne une assurance extrême.

285

DAMON

Mais les comédiens en répondent eux-mêmes.
Ils le disent tout haut.

CLITANDRE

Que m'annoncez-vous là ?
Je suis perdu, monsieur, ma pièce, déplaira.
Le malheur suit toujours les ouvrages qu'on vante,
L'exemple nous le prouve, et le sort m'épouvante.

290

DAMON

Moi, j'espère au retour vous faire compliment ;
Et je cours me placer sans perdre un seul moment.

CLITANDRE

Allez vite ; en un jour de combat et de guerre,
On ne saurait avoir trop d'amis au parterre.
De marcher sur vos pas je ne puis m'empêcher,
Au fond du paradis je m'en vais me cacher.

295

ARLEQUIN

C'est l'enfer des auteurs qu'un paradis semblable,
Monsieur.

CLITANDRE *(en s'en allant)*

Ce qu'il me dit n'est que trop véritable.

300

SCÈNE VI

ARLEQUIN

S'il tremble maintenant, ce n'est pas sans raison.
Tout brave que je suis, j'ai pour lui le frisson ;
Ce qui présentement m'alarme davantage,

C'est qu'il m'a, ventrebleu, dépeint dans son ouvrage :
 J'y parais sous mon nom comme sous mes habits : 305
 Un homme comme moi craint d'être compromis ;
 Si le nom d'Arlequin, ce nom si respectable,
 Se voyait bafoué, ce serait bien le diable !
 Comme la comédie est à deux pas d'ici,
 Je n'irai pas bien loin pour en être éclairci. 310
 Courons-y de ce pas... Mais on vient ; c'est mon maître.
 Ô ciel ! En quel état je le revois paraître !

SCÈNE VII

Clitandre, Arlequin.

ARLEQUIN

Qu'avez-vous ?

CLITANDRE

Un fauteuil, vite, je n'en puis plus !
 Mes sens, jamais mes sens ne furent plus émus. 315
 J'entre à la comédie, admire mon étoile !
 Dans le moment fatal qu'on a levé la toile ;
 Du monde que je vois je suis épouvanté ;
 J'entends mugir les flots du parterre agité :
 Je regarde en tremblant tous ces juges sévères, 320
 Que ne sauraient fléchir ni brigues, ni prières.
 De mon supplice alors je crois voir les apprêts :
 Tous les cris que j'entends me semblent des sifflets ;
 Quand, pour comble d'effroi, j'aperçois un vieux cuistre,
 Dont je n'ai jamais vu le visage sinistre, 325
 Qu'il ne m'ait annoncé quelque malheur prochain :
 Il me fixe des yeux, me montre de la main ;

Je lis dans ses regards ma mortelle sentence,
Et veux me dérober à sa noire présence ;
Mais je fais un faux pas, et culbute en fuyant ;
« Voilà l’auteur tombé, dit-il en me voyant ; »
C’est lui, je le connais ; je crains que pour l’ouvrage
Cette chute ne soit d’un funeste présage.
Ces mots me percent l’âme, et je reviens enfin
La pâleur sur le front, et la peur dans le sein,

330

335

SCÈNE VIII

Clitandre, Arlequin, Un Laquais.

UN LAQUAIS

Une lettre, Monsieur...

(Il lit.)

CLITANDRE

De quelle part vient-elle ?
Tu fus toujours porteur de mauvaise nouvelle.
« Mon père arrive en ce moment ;
Il approuve notre flamme,
Et pour époux j’obtiens l’amant
Qui pouvait seul toucher mon âme.
Enchanté, comme moi, d’un aveu si flatteur,
Clitandre connaît-il l’excès de mon bonheur ? »
Mon coeur est transporté ! Si le public affable
Faisait à mon ouvrage un accueil favorable,
Et s’il m’applaudissait en cet heureux instant,
Non, il ne serait pas de mortel plus content !

340

345

ARLEQUIN

Monsieur, d'un bon succès ce billet vous assure.

CLITANDRE

Ah ! mon procès perdu m'est d'un mauvais augure.
Mais voyons au plus tôt cet objet ravissant,
Et nous visiterons le parterre en passant.

350

LA CRITIQUE, COMEDIE.

SCENE I

Apollon, Thalie.

THALIE

Seigneur, malgré la brigue et la clameur publique,
Parmi les doctes soeurs, vous venez de placer
La juste et la saine Critique :
Elle vient s'établir dans l'État Poétique,
Pour y maintenir l'ordre, et pour le policer.
Je ne saurais, pour moi qui préside au Comique,
Et qui tiens de ses traits mon plus grand agrément,
Donner à votre choix trop d'applaudissement.
Quel bonheur de la voir gouverner le Parnasse,
Elle par qui le Vrai, se règle uniquement,
Et ne fait à personne injustice ni grâce !

355

360

APOLLON

Dans le monde on a d'elle une autre opinion ;
Par un injuste effet de la prévention,
De tout le genre humain on la croit l'ennemie :
On croit, que sans égards et sans distinction,
Elle condamne tout par une basse envie.
Pour détruire les faux portraits

365

Qu'a fait d'elle, en tous lieux, la noire Calomnie, 370
 Il faut, au yeux de tous, qu'elle se justifie,
 Et dévoile au grand jour ses véritables traits.
 Chacun viendra lui rendre hommage,
 Et la féliciter sur ses honneurs nouveaux.
 Elle doit faire voir que son goût toujours sage , 375
 Sait apProuver le vrai, comme blâmer le faux ;
 Qu'elle reprend sans fiel, et que son badinage,
 Sans blesser la personne, attaque les défauts.
 Elle ne prétend plus, surtout, qu'on la confonde
 Avec la satire sa soeur, 380
 Qui sous son nom s'affichant dans le monde,
 Lui fait partager sa noirceur.
 Elle sent trop qu'il est de son honneur
 De démasquer cette même satire,
 Oui, dans sa maligne fureur, 385
 Ne reprend point par le désir d'instruire,
 Mais par le noir plaisir qu'elle prend à médire,
 Et de désavouer tous ces auteurs obscurs,
 Dont la plume anonyme
 Jusques sur la vertu répand ses traits impurs , 390
 Et qu'inspire en secret sa soeur illégitime.
 Je dois moi-même les punir,
 Et pour jamais bannir,
 Cette engeance coupable,
 Pour la gloire de l'art qu'elle rend méprisable. 395
 Mais j'en vois un qui paraît en ces lieux :
 Par le talent de mordre, il s'est rendu fameux ;
 Son esprit fécond en injures,
 Inonde le public d'un torrent de brochure.

(Elle s'en va.)

THALIE

C'est la Critique apparemment
Je vous laisse avec lui.

400

APOLLON

J'admire son audace !

SCÈNE II

Apollon, Un Auteur.

(L'auteur s'en va.)

APOLLON

Parlez. Qui vous conduit dans le sacré vallon ?

L'AUTEUR

Je me suis distingué dans votre République ;
Et je viens, savant Apollon,
Pour complimenter la Critique,
En qualité de nourrisson.

405

APOLLON

Vous êtes bien hardi de prendre un pareil nom,
Et de paraître en ma présence,
Vous que guide la Haine et la Prévention;
Qui n'êtes inspiré que par la Médisance,
Dont les écrits remplis de contradiction,
Tronquent la Vérité, dégradent la Raison ;
À qui la satire effarée

410

Dicte tant de faux jugements,
Et dont l'haleine empoisonnée
Obscurcit le mérite, et ternit les talents !

415

L'AUTEUR

Ce sont de petits badinages
Fait pour égayer mes ouvrages,
Et pour divertir le lecteur :
Je croyais par-là même obtenir votre suffrage.

420

APOLLON

Allez, je méprise un Auteur
Qui n'a pour Muse que l'Envie,
Et dont le mauvais coeur
N'est racheté d'aucun trait de génie.
Sortez de votre erreur,
Et connaissez mieux la Critique:
Contre la Vérité jamais elle n'agit ;
Elle veut qu'un auteur, dans tout ce qu'il écrit,
Censure en galant homme, et non en satyrique
Qui ne respecte rien, et qui mord à crédit.

425

430

L'AUTEUR

Je ne la croyais pas capable de scrupule :
J'ai pensé jusqu'ici qu'elle mettrait son art
À tourner tout en ridicule ;
Qu'au mérite réel elle avait peu d'égard ;
Que le succès d'un livre était chez cette Dame,
Un droit pour le fronder, fut-il blâmable ou non ?
Et qu'elle préférait une bonne épigramme
À la plus solide raison.
Pour moi, je l'avouerai, je ne lis une pièce,

435

440

Que pour déchirer l'auteur ;
Et jamais je ne goûte un plaisir plus flatteur,
Que lorsque j'emporte la pièce.

APOLLON

Le charmant petit coeur !

L'AUTEUR

Là, sans détour, Seigneur,
Parlons de la Critique, et rendons-lui justice :
Son esprit n'est point fait pour abolir le beau ;
Elle est, autant que moi, portée à la malice ;
Sa main pour rien ne tient pas un flambeau ;
Brûler, est pour elle un délice.

445

450

APOLLON

Ôtez-vous de mes yeux, sortez de l'Hélicon ;
Je jure à vos pareils une éternelle haine,
Et vous défends, sous la plus rude peine
D'oser à l'avenir vous parer de son nom.
Apprenez qu'en tout temps le Vrai seul la transporte ;
Que jamais aucun fiel n'empoisonne ses traits,
Et que le flambeau qu'elle porte
Éclaire et ne brûle jamais.

455

SCÈNE III

Apollon, Chrisante.

APOLLON

Que demande Monsieur ?

CHRISANTE

Je viens voir la Critique ;
Pour un dessein qu'il faut que je lui communique.

460

APOLLON

Vous pouvez vous ouvrir à moi,
Car elle ne gouverne ici que sous ma loi.

CHRISANTE

Seigneur, c'est ce que je vais faire.
Vous voyez devant vous un homme singulier :
J'ai le goût excellent, mais très particulier :
Ce qui plaît au Public, a droit de me déplaire ;
Je blâme constamment ce qu'il semble estimer,
Et j'estime au contraire,
Ce qu'il affecte de blâmer.

465

470

APOLLON

Pourquoi vous écartez du chemin ordinaire ?
Et qui peut contre lui si fort vous animer ?

CHRISANTE

C'est la droite équité que jamais il n'écoute :
Conduit pas son caprice, il est extrême en tout :
Et je viens vous prier de réformer son goût.

475

APOLLON

Sur le vôtre, sans doute ?

CHRISANTE

Ne pensez pas railler ; tout n'en irait que mieux,
S'il suivait aujourd'hui mon goût judicieux ;
La raison fixerait son esprit trop volage,
Et lui ferait tenir une route plus sage ; 480
On verrait moins d'abus ; la prudence et la paix,
Dans tous les lieux publics, régneraient à jamais ;
Nuls orages, surtout, nuls flots et nuls obstacles
Ne troubleraient, Seigneur, les tranquilles spectacles ;
On n'entendrait plus de sifflets : 485
L'humanité condamne un instrument si triste ;
Je ne m'en suis servi que contre Inès
Et contre Rhadamiste.

APOLLON

Qui vous rend leur antagoniste ?

CHRISANTE

Belle demande ! Leur succès. 490
Le sentiment commun est toujours le mauvais,
Je vous l'ai déjà dit, c'est pourquoi j'y résiste :
Par la même raison, je me pique aujourd'hui
D'être le Chevalier des pièces malheureuses !
Mes poumons éloquents et mes mains généreuses 495
Combattent pour leur cause, en dépit de l'ennui ;
Et tout auteur qui tombe, en moi trouve un appui.

APOLLON

Voilà des sentiments tout-à-fait charitables.
Mais, entre nous, mon cher Monsieur,
N'auriez-vous point pitié de vos semblables ? 500

Et du public qui cause votre aigreur,
N'auriez-vous pas vous-même éprouvé la rigueur ?

CHRISANTE

Il m'a brusqué, Seigneur, une fois dans ma vie ;
Mais à la charge il n'est pas revenu,
Car je m'en suis fort sagement tenu
À ma première tragédie.

505

APOLLON

Je ne m'étonne plus de votre antipathie.

CHRISANTE

J'ai l'avantage maintenant
De le contrarier sans cesse,
Et de me déchaîner contre son jugement,
Sans redouter sa fureur vengeresse ;
C'est pour jouir de ce contentement,
Que je vais à la Comédie.
Critique-t-il ? J'apologie.
Applaudit-il ? Je suis ardent
À faire la contre-partie.
Ce qui me flatte enfin, et qui doit le piquer,
Puisqu'avec vous il faut que je m'épanche,
C'est qu'il n'a jamais pu qu'une fois m'attaquer,
Et qu'il me donne, lui, tous les jours ma revanche.

510

515

520

APOLLON

Vous n'êtes pas ingrat, je puis vous l'attester ;
Vous lui rendez, Monsieur, ce qu'il peut vous prêter.
Sans vous donner le soin de rimer et d'écrire,

Vous n'avez qu'à parler et qu'à vous présenter,
Pour mériter d'abord les traits de sa satire.

525

CHRISANTE

Vous avez beau, dans ce moment,
Prendre sa cause en main à mon désavantage,
J'ai là dans mon cerveau le dessein d'un ouvrage
Qui vous fera bientôt changer de sentiment.
Vous l'allez applaudir, je gage :
Son titre seul m'est un bon pronostic.

530

APOLLON

Quel est donc ce dessein digne de mon suffrage ?

CHRISANTE

C'est la Critique du Public :
Ses écarts démontrés par sa propre conduite ,
Par son peu de lumière, ou son peu d'équité,
Et son infaillibilité
Totalement détruite ;
Par tous ses jugements pleins de prévention,
D'erreur, de contradiction,
Par ses gestes et dits, qui n'ont ni fin ni fuite.

535

540

APOLLON

Le projet est nouveau ! Mais, voudriez-vous bien
Me détailler et m'apprendre
Ce que dans le public vous trouver à reprendre,
Soit dans ses actions, ou dans son entretien ?

CHRISANTE

Mille travers, mille bévues, 545
Son goût pour le clinquant dont il est le soutien,
Et pour la nouveauté qu'il porte jusqu'aux nues,
Ou qu'il met au dessous du rien ;
Car jamais il ne garde un milieu raisonnable :
Chez lui tous est divin, ou tout est misérable : 550
Sa fureur pour la mode et pour tout charlatan :
Tous les usages fous dont il est partisan ;
Toutes ses politesses fades,
Ses visites, ses embrassades ;
Et ses saluts du premier jour de l'an ; 555
Du carnaval ses mascarades,
Du mardi-gras son transport Calotin,
Et son air sot le lendemain :
Son exercice aux Tuileries,
Ses caracols, ses lorgneries; 560
Aux spectacles ses flots, ses vertiges fréquents,
Ses battements de mains donnés à contre-temps ;
Toutes ses moucherries,
Ses bâillements, ses crachements,
Aux endroits les plus beau, les plus intéressants ; 565
Son ridicule étrange
De recevoir avidement
La plus insipide louange,
Et d'applaudir toujours le banal compliment,
Qu'on lui retourne incessamment, 570
Sa rage opiniâtre
De crier presque à tout moment ;
Place au Dames, place au Théâtre ;
Parlez plus haut ; l'habit noir, chapeau bas ;
Paix. Monsieur l'Abbé, haut les bras : 575
Annoncez ; bis ; la capriole.

Et pour tout dire, enfin, l'insupportable rôle
Qu'il fait, dès qu'au Parterre il se trouve pressé,
Ce qui révolte l'âme, et fait hausser l'épaule
À tout homme de goût, à tout homme sensé.

580

APOLLON

Vous peignez-là la multitude,
Mère du tumulte et du bruit,
Que n'arrête aucun frein, que l'exemple séduit ;
Qu'entraîne la coutume ou l'aveugle habitude,
Et non le vrai Public que la raison conduit,
D'où part ce grand corps de lumière,
Qui me guide moi-même, et sans cesse m'éclaire :
Ce Public, en un mot, avec choix assemblé,
Tel qu'on le voit paraître
Au jeu d'un théâtre réglé,
Quand il écoute en sage, et qu'il prononce en maître
Ses arrêt qui le font si dignement connaître,
Et dont nul, avant vous, n'a jamais appelé.

585

590

CHRISANTE

Vous nous représentez une belle chimère :
Le Public que nous connaissons,
Tient justement un chemin tout contraire ;
Et pour en appeler, j'ai de bonnes raisons,
Quand dans sa fougue extrême
Il juge sans entendre et s'instruire du fond,
Et qu'il se contredit à chaque instant lui-même
Par ses oui, et par ses non.
Je porte ici de quoi prouver la chose :
Tenez, lisez, sans attendre plus tard,
Vous verrez qu'il approuve ou condamne au hasard.
Et sans connaissance de cause.

595

600

605

La Liste que voilà
Montre son injustice,
Sa légèreté, son caprice,
Et son goût dépravé, qui toujours l'emporta.

APOLLON (*lit*)

Pièces que le Public a sifflées, et qu'il devait applaudir.
LE CHEVALIER BAYARD.

610

CHRISANTE

Il l'a condamné sans l'entendre,
Ce généreux Bayard qu'on nous a peint si tendre ;
Et si plein d'amitié.

Il l'a proscrit sans aucune pitié
Pour les vertus de l'aimable Julie.

615

Sans nul égard pour le brave Monfort,
Qui d'abord quoiqu'aimé, par un sublime effort
À Bayard cède sa maîtresse,

Et prend en même-temps, par un trait de noblesse
Et plus grand et plus fort,

620

Tout l'argent du convoi que son rival lui laisse.

Sans respecter enfin dans son transport

Madame Marc, la bonne amie

De ce pauvre Saint-Pol que j'aime à la folie,

625

De rage contre lui, j'en suis tout transporté.

(*Il lit.*)

APOLLON

Sachez que le Public justement révolté,
A proscrit dans Bayard un monstre dramatique,
Dont on n'admire plus que son premier renom,

Où, sans intéresser, tout choque la raison,
À qui l'on fait l'honneur d'en faire la critique.
ERIGONE.

630

CHRISANTE

Voyons un peu comment, et par quelle couleur
Vous pourrez du Public excuser la rigueur,
Pour cette Reine infortunée,
Presque en naissant abandonnée ?

635

APOLLON

Sa conduite pour elle est pleine d'équité.
Au second acte il a rendu justice,
Applaudissant à sa beauté.

CHRISANTE

C'est ce qui prouve son caprice,
Et qui fait voir le mauvais goût qu'il a
De préférer cet acte-là,
Qui n'est qu'un rhabillage
D'Heraclius, d'Amasis, de Cinna.

640

APOLLON

Mais le dernier est pis que tout cela.

645

CHRISANTE

C'est justement le plus beau de l'Ouvrage;
Le bon coeur et l'honnêteté
En sont par-out la base.
On y voit la vertu régner dans chaque phrase.
Erigone et Nérée offrent en vérité

650

Un combat de civilité,
Qui doit toucher les belles âmes ;
Pour moi, je n'ai pu voir, sans en être enchanté,
La politesse de ces Dames,
Qui font assaut de compliment, 655
En se renvoyant la couronne.
L'une la quitte galamment
L'autre fait des façons pour s'asseoir sur le Trône
Qu'on lui présente poliment.
Voilà, Seigneur, voilà de ces traits qui font rire 660
Le Public d'aujourd'hui faussement délicat.
Pour moi, je les admire,
Et je trouve charmant ce qu'il trouve si plat.

(Il lit.)

APOLLON

C'est pour le contredire.
Pièce que le Public a applaudie, et qu'il devait siffler. 665
LE GLORIEUX.

CHRISANTE

C'est ici que je vous attends,
Je vous défie en ces instants,
De me justifier sa grande réussite.

APOLLON

Il a le succès qu'il mérite. 670
Et le Public par-là, vous fait voir hautement...

CHRISANTE

Le comble de l'égarement,
D'applaudir un pareil ouvrage,
Dont le héros n'est qu'un plat personnage,
Copié d'après l'important,
Et choquant de toute manière ;
Avec sa maîtresse insolent,
Malhonnête homme envers son père ;
C'est le plus mauvais caractère.

675

APOLLON

Tout est sauvé par l'art d'avoir su l'assortir :
Ses contrastes le font sortir,
D'une façon brillante et singulière.

680

CHRISANTE

Oh, vous avez raison ;
L'art de la pièce est grand, et la conduite exacte ;
Car l'exposition,
Ne s'en fait qu'au quatrième acte.
Quant à l'intrigue, elle est neuve vraiment ;
Une reconnaissance en est le fondement :
Oh le beau noeud de comédie,
Qu'un lieu commun de la tragédie
Qui fait pleurer les gens !
Et l'heureux dénouement de la pièce,
Que celui qu'on a vu dans plus de vingt romans !
Encore y prenaient-ils six francs !

685

690

APOLLON

N'importe, il intéresse.

695

Le public dépouillant sa rigueur à propos,
En faveur des beautés a fait grâce aux défauts ;
Et, tout pesé dans la balance,
Il n'a pu refuser son applaudissement
À qui l'a su divertir noblement,
Et dans la bienséance.

700

CHRISANTE

Et dans la bienséance ? Ah ! le trait est fort bon !
Et comment nommez-vous la proposition
Que Lisimond fait à Lisette,
À qui jusqu'au valet chacun conte fleurette,
De lui meubler une maison ?
Vous nous vantez les mœurs, la chose est sans égale ;
D'un ouvrage qui peint le vice tout à nu,
Et qui précisément ouvre par le scandale.

705

APOLLON

Mais il finit par la vertu.

710

CHRISANTE

Adieu, Seigneur, adieu, je quitte la partie,
Après un pareil trait,
Le Public me révolte ; et qui le justifie,
Ne peut être mon fait.

APOLLON

Vous êtes fort le nôtre, et je vous certifie
Que pour la raillerie,
On ne saurait trouver un plus heureux sujet
Ne craignez pas avec votre projet,

715

Que la Critique vous oublie.

(Il s'en va.)

CHRISANTE

Je sais qu'à nos dépens, chargeant le portrait ;
Vous allez divertir le peuple poétique ;
Tirer sur les passants fut toujours votre tic :
Mais apprenez, Monsieur, le Dieu caustique,
Que qui se moque du Public,
Se moque aussi de la Critique,
Et d'Apollon et de toute sa clique.

720

725

SCÈNE IV

APOLLON (*seul*)

SOn ridicule est sans égal;
Tout singulier qu'il est dans sa folie,
C'est pourtant un Original,
Qui dans Paris a plus d'une copie.
La Critique paraît ; c'est elle, je la vois.

730

SCÈNE V

Apollon, La Critique.

(Apollon s'en va.)

APOLLON

Venez, juste Critique, il est temps qu'au Parnasse
Vous fassiez respecter mes lois ;

De vos faux nourrissons j'ai confondu l'audace :
Je vous ai fait connaître en proscrivant leur race.
Justifiez mon choix,
Dans le haut rang où je vous place ;
Et donnez le précepte et l'exemple à la fois.

735

LA CRITIQUE

Pour mériter, Seigneur, tous les suffrages,
Et remplir dignement ces pénibles honneurs,
Je tâcherai d'instruire en censurant les mœurs;
Et ne reprendrai les ouvrages ,
Que pour éclairer les auteurs.

740

SCENE VI

La Critique, La Médisance.

LA MÉDISANCE

Madame, je prends part, comme votre parente,
À votre fortune brillante.

745

LA CRITIQUE

Pardon , j'ai de la peine à remettre vos traits
J'ai beau vous regarder de près.

LA MÉDISANCE

J'ai pourtant avec vous assez de ressemblance.
La Critique ne devrait pas
Méconnaître la Médisance ;
Et de moi, dans le monde, on fait assez de cas.
Pour m'avouer d'abord sans nulle répugnance.

750

LA CRITIQUE

Si je vous méconnaissais, il n'est pas surprenant ;
Le chemin que je tiens est différent du vôtre :
La Raison et le Vrai le guident constamment ;
Et vous plaisez le plus souvent,
Aux dépens de l'un et l'autre.

755

LA MÉDISANCE

Vous, si vous m'imitiez, vous feriez sagement.
Par la vérité trop sincère,
On est presque toujours assuré de déplaire ;
Et l'on ennuie indispensablement,
En suivant trop exactement
Les pas de la Raison sévère.
C'est le trop de franchise avec l'austérité,
Qui vous rend le fléau de la société.
Vous n'avez point de politique ;
Je suis autant que vous mordante et satirique :
Mais je préviens d'abord par mon air séducteur.
Je sais, pleine d'adresse,
Colorer mon poison avec délicatesse :
Par l'art que j'ai de flatter l'auditeur,
Je couronne toujours ma victime de fleurs,
Et l'égorge avec politesse.

760

765

770

LA CRITIQUE

Il est vrai que j'agis avec plus de rudesse ;
Aux auditeurs je ne tends point d'appas,
Et devant eux je dis ce que je pense.
Ma langue n'a pas la prudence,
De ne percer que ceux qui n'y sont pas.

775

LA MÉDISANCE

C'est pas cette conduite et mes façons polies,
Que je me vois reçue avec empressement 780
Dans les meilleures compagnies ;
J'en fais tous les plaisirs et tout l'amusement ;
Je porte avec moi l'enjouement.
Et réveille par mes saillies.
Par exemple, je sors d'un cercle maintenant, 785
Où j'ai trouvé d'abord en arrivant,
Les Hommes assoupis, les Dames endormies.
Faisant sur un sofa des noeuds nonchalamment,
Une Coquette assez jolie,
De sa parure ennuyait son amie, 790
Qui sommeillait en l'écoutant.
Une prude enrageait, et parlait de la pluie :
Un Officier barbon jurant entre ses dents,
Contre l'extrême disette
Des nouvelles du temps, 795
Déplorait de la paix les malheurs éclatants,
Qui faisait tomber la Gazette
Faute d'événements,
Et réduisait les braves gens
A raisonner cornette. 800
Dans un miroir un jeune Président,
Se contemplait fort amoureusement :
Et redressant son encolure,
Conversait agréablement .
Avec sa longue chevelure, 805
Qu'il rajustait en fredonnant.
Et pour achever la peinture,
Un Marquis tout brillant
Et tout chamarré de dorure,
Dans un fauteuil étendu poliment, 810

S'amusait en sifflant.
À lire le Mercure.

LA CRITIQUE

Vous peignez admirablement.

LA MÉDISANCE

Toute cette Troupe réunie,
S'ennuyait mutuellement ; 815
Aucun d'eux n'avait le génie
De ranimer la conversation
Et d'amuser la compagnie :
Tout le monde, en un mot, baillait à l'unisson
Je parais ; ma présence 820
D'abord du cercle entier fixe l'attention.
Je décoche (admirez l'effet de ma puissance!)
Je décoche en riant un trait de ma façon,
Qui peint un homme absent de notre connaissance:
De ma bouche le trait est à peine parti, 825
Qu'il répand la chaleur dans toute l'assemblée;
L'on badine, l'on cause, on n'est plus assoupi,
Dans tous les coeurs la joie est réveillée;
Chacun dit son bon mot, et médit à l'envi :
Je triomphe dans la mêlée, 830
Par un raffinement de malice nouveau ;
Et profitant de leur ivresse,
Je leur débite un conte, où mon adresse,
Sous des noms empruntés, fait leur propre tableau,
Sans qu'aucun d'eux s'y reconnaisse : 835
On m'interrompt par mille ris ;
À peine, en éclatant, permet-on que j'achève !
Je suis charmante, je ravis,
Jusqu'aux Cieux on m'élève :

J'avoue, en ces moments flatteurs,
 Que rien n'est comparable à mon bonheur suprême ;
 Je me fais des amis de tous mes auditeurs,
 En goûtant le plaisir de médire d'eux-même.

840

LA CRITIQUE

Je suis au désespoir, moi qui suis sans noirceur,
 Qui seulement exerce ma censure,
 Pour rendre le monde meilleur ;
 Et ne montre jamais d'aigreur
 Que contre le faux goût, le vice et l'imposture,
 Je n'ai pas le même bonheur.
 On me fuit, on me redoute :
 Avec répugnance on m'écoute ;
 Et l'on traite ma candeur,
 D'esprit caustique et de mauvaise humeur ;
 Tandis que, pleine d'artifices,
 Par le plaisir de nuire exerçant vos malices,
 Et de vos traits parés de fleurs et de rubans,
 Perçant sous main les plus honnêtes gens,
 De l'Univers entier vous faites les délices,
 Et recevez mille applaudissements.
 Non, cela me dépite :
 Et plus j'y songe, et plus mon esprit s'en irrite.

845

850

855

860

LA MÉDISANCE

C'est votre faute aussi, pourquoi vous aviser
 De reprendre les gens et de moraliser ?
 On hait le ton pédant dans le siècle où nous sommes.
 Renoncez à l'honneur de corriger les hommes ;
 Pour gagner leur esprit et pour les maîtriser,
 Faites comme je fais, ne songez qu'à leur plaire,
 Et qu'à les amuser.

865

Dépouillez-moi cet air sévère ;
Et dans le grand monde aujourd'hui, 870
Venez avec moi vous répandre,
Y puiser l'agrément qu'on ne prend qu'avec lui ;
Et quittez-moi sans plus attendre,
Votre Hélicon, le séjour de l'ennui.
Les Muses et Phoebus, je vous parle en amie, 875
Vont la plus sotte compagnie
Qu'on puisse fréquenter,
N'en déplaise à leur beau génie ;
Qu'on a grand tort de nous vanter.
Votre Apollon n'a que ses vers en tête. 880
Tirez-le de la rime, il est sot, emprunté,
Fait mille quiproquos dans la société,
Et je ne vis jamais un Dieu d'esprit si bête,
Clio, la lunette à la main,
En voulant parcourir le séjour du Tonnerre, 885
Fait mille faux pas sur la terre,
Et s'écarte du grand chemin.
Euterpe avec son chien et sa flûte champêtre,
Ne fait plus qu'affadir par ses vieilles chansons,
Et n'est bonne qu'à mener paître 890
Ses génisses et ses moutons.
Melpomène fatigue avec ses confidences,
Et désespère par ses pleurs ;
Le public aujourd'hui qui rit de ses souffrances,
Est rebattu de ses clameurs, 895
De ses songes, de ses terreurs,
Rassasié de ses serments, de ses fureurs,
De ses oracles pleins d'horreur,
Et de ses cruelles vengeance :
Pour moi, son seul mouchoir me donne des vapeurs. 900
À la faveur de la Satire,
Thalie a le secret de nous mieux réveiller :

Mais par malheur pour elle, et puisqu'il faut tout dire,
Son devoir est de faire rire,
Et son destin, souvent, est de faire bâiller, 905
Pour votre plaisir propre, et pour celui des autres,
Partons ensemble croyez-moi,
Nous vivrons comme soeurs et dans la bonne-foi :
Vous saurez mes secrets et me direz les vôtres,
Nous mordrons en commun. Vos talents joints aux nôtres, 910
Soumettront tout à notre loi,
Et nous serons du monde, et l'amour et l'effroi.

LA CRITIQUE

Par vos discours vous êtes séduisante,
Votre air est engageant, et votre abord enchante
Avec peine l'on s'en défend ; 915
Et vous êtes charmante
À ne voir qu'en passant ;
Mais à l'user, la chose est différente ;
Et pour cause, entre nous,
Vous me dispenserez de faire choix de vous 920
Pour mon amie, et pour ma confidente.

LA MÉDISANCE

Eh, pourquoi, s'il vous plaît ?

LA CRITIQUE

Pourquoi, belle parente,
C'est que sous un air prévenant ?
Vous êtes fausse et méchante ; 925
Que vous ne caressez les gens si tendrement
Que pour mieux exercer contre eux, en les quittant,
Votre langue mordante.

Vous le voyez, je parle franchement ;
De l'art de déguiser je suis très ignorante ;
Et pour faire de vous ce portrait ressemblant,
Je n'attends pas que vous soyez absente.

930

(À part.)

LA MÉDISANCE

Quoi que vous me disiez, et malgré vos refus,
J'aime votre personne, et j'ai pour vos vertus,
Une estime infinie ;
Vous n'avez point de plus parfaite amie :
Si vous saviez les tendres sentiments
Que j'ai pour vous...
(comme je mens :)
Vous auriez de mon coeur une meilleure idée ;
Vous feriez cas sur tout de ma sincérité.

935

940

LA CRITIQUE

Oh ! Je suis très persuadée
De votre cordialité.

(Bas en s'en allant.)

LA MÉDISANCE

Adieu, Critique aimable, à regret je vous quitte ;
Et je vais, en tous lieux, prôner votre mérite,
Et célébrer votre candeur.
Quelle prude sauvage ! Ah ! je brûle
D'arriver à Paris pour soulager mon coeur,
Et la tourner en ridicule;

945

SCENE VII

La Critique, Le Vaudeville.

(Air : Souffrez que je dresse.)

LE VAUDEVILLE

Votre règne aimable ; 950
Critique agréable,
Votre règne aimable
M'attire en ces lieux,
Daignez à mes vœux
Vous montrer favorable : 955
Votre règne aimable
M'attire en ces lieux.

LA CRITIQUE *(récite)*

Ayez la bonté de m'apprendre
Qui vous êtes premièrement,
Beau chanteur qui venez me rendre 960
Visite si gaiement ?

LE VAUDEVILLE

Je suis, ma belle Reine,
Flon, flon, larira dondaine,
Un Dieu plaisant et gai gai
Larira dondé, 965
Soumis à votre empire,
Talarari ta la ra rire,
Et dans la nouveauté couru
Lanturlu, lanturlu.
À la Cour, à la Ville, 970

Je célèbre Jean-Gille ;
Et de Bacchus et de l'Amour,
La nuit et le jour
Je chante la, la, la, la, la,
Je chante la Folie. 975
J'amuse, tout à tour,
La laide et la jolie,
L'homme d'esprit et le nigaud,
La mirtan plan lantirelarigaut.
Par mes tourelourirettes 980
Je mets en train les fillettes,
Et je leur fais faire un saut,
Deux sauts.
Ma puissance est entière,
Tout le long de la rivière ; 985
Et je mets tout, dans mes airs fous,
Sans dessus dessous,
Sans devant derrière :
Mon caprice est on seul roi,
Et toute la terre est à moi. 990

LA CRITIQUE *(récite)*

À ce langage, à ces refrains,
Je reconnais le Vaudeville,
Qui fait les plaisirs de la Ville,
Et l'âme de tous les festins.

(Air : Tu croyais en aimant Colette.)

LE VAUDEVILLE *(chante)*

Oui, de Comus que je fais rire, 995
Je suis le plus cher favori.

(Elle récite.)

LA CRITIQUE

Je ne m'étonne plus beau sire,
Si vous êtes si bien nourri.
Mais dans ces lieux quel sujet vous amène !

(Air : *Quel plaisir de voir Claudine.*)

(Air : *La bonne aventure ô gué des Trois Cousines.*)

(Air : *Quand le péril est agréable.*)

(Air : *Le Ciel bénisse la besogne.*)

LE VAUDEVILLE

C'est mon penchant qui m'entraîne,	1000
Madame, vers vos attraits,	
Daignez anoblir ma veine,	
Et me prêter tous vos traits.	
Comme vous du monde entier	
Je fais la censure,	1005
Mon plaisir et mon métier	
Sont toujours de publier	
La bonne aventure,	
Ô gué,	
La bonne aventure.	1010
Je fais seul l'étude profonde	
Des jeunes Robins d'à présent,	
Et tout le savoir éminent	
Des abbés du grand monde.	
De ces Messieurs le plus souvent.	1015

L'esprit est un recueil vivant
De mes chansons les plus badines.

LA CRITIQUE

Pour ne pas dire libertines.

LE VAUDEVILLE *(récite)*

Tout couple de ce genre est d'un sel enchanté :
Dans un repas aimable.
Il est toujours le plus goûté.

1020

LA CRITIQUE

Mais du beau sexe il n'est point écouté.

(Air : On passe les nuits à table.)

LE VAUDEVILLE *(chante)*

Que chanté d'un air aimable
Il fasse rougir sa fierté,
Voilà la fable :
Mais qu'il en sourie à table,
Que son goût en soit flatté,
Voilà la vérité.

1025

(Air : Pour passer doucement la vie.)

(Elle récite.)

LA CRITIQUE

Oh ! Je vous trouve condamnable
En ce point-là précisément :

1030

Vous rendez le vice agréable,
En lui prêtant votre enjouement.
Il faut pour plaire même au grand nombre de femmes.
Qui ne sauraient vous chanter sans rougir,
Vous corriger et m'obéir.

1035

(Il chante.)

(Air : L'austère Philosophe.)

LE VAUDEVILLE

Me voir employé par les Dames
Fait mon plus grand plaisir.
Oui : ma gloire véritable,
Et mon triomphe certain
Est quand leur bouche adorable
Me chante, le verre en main :
À mes couplets tous leurs charmes
Semblent s'imprimer soudain ;
L'Amour alors n'a point d'armes
Plus sûres que mon refrain.

1040

1045

LA CRITIQUE *(récite)*

La table fut toujours votre champ de bataille,
Et le fils de Vénus votre Dieu favori.

(Il récite.)

(Il chante.)

(Air : D'un Zéphir mutin.)

(Il récite.)

(Il chante.)

(Air : Laissons-nous charmer.)

LE VAUDEVILLE

Pour l'honneur de ce Dieu, dont je suis fort chéri,
Il est vrai toujours je travaille ;
Selon l'objet, selon l'occasion, 1050
Je fais adroitement changer d'air et de ton :
Je prends ce dernier pour mon guide ;
Car soit caprice, ou soit raison,
Dans le monde toujours, c'est le ton qui décide.
Si je veux, par exemple, enflammer un tendron 1055
Encore novice et timide,
Ma voix lui glisse ainsi doucement son poison.
Voyez un Amant
D'amour tout ardent,
Dont votre air enchanteur 1060
S'est rendu vainqueur ;
Fixez vos beaux yeux
Sur les miens pleins de feux,
Dans un combat si doux,
Engagez-vous, 1065
Que ma flamme
Dans votre âme
Porte mes brûlants soupirs ;
De ma peine,
Belle Reine, 1070
De tous mes désirs
Faites des plaisirs.
Voyez un amant,
Si je rencontre en mon chemin
Une Beauté plus aguerrie, 1075

Et dans le grand monde nourrie,
Je prends alors un ton plus vif et plus badin ;
Et, sans perdre le temps en des discours frivoles,
Voici comment je change d'air soudain,
Sans changer de paroles. 1080
Voyez un Amant
D'amour tout ardent,
Dont votre air enchanteur
S'est rendu vainqueur ;
Fixez vos beaux yeux 1085
Sur les miens pleins de feux,
Dans un combat si doux,
Engagez-vous,
Que ma flamme
Dans votre âme 1090
Porte mes brûlants soupirs ;
De ma peine,
Belle Reine,
De tous mes désirs
Faites des plaisirs. 1095
Voyez un amant, etc.

LA CRITIQUE *(récite)*

Vous êtes, je l'avoue un dangereux fripon,
Monsieur le Vaudeville :
Moi-même, en cet instant, séduite par le ton,
J'ai peine à vous entendre avec un coeur tranquille. 1100

(Il chante.)

LE VAUDEVILLE

Ah ! Vous avez raison
D'être sensible à ma chanson.

Pour plaire à vos yeux je me tourne, tourne, tourne,
Je me tourne de tout côté ?

L'air que je tourne et retourne,

1105

C'est pour vous que je l'ai chanté.

Vers votre amant

Votre bel oeil se tourne,

Tourne tendrement,

Qu'un doux baiser... encore que j'y retourne.

1110

LA CRITIQUE

N'y retournez plus vraiment.

(Air : Chantez petit Colin.)

LE VAUDEVILLE

Ce baiser innocent,

Cette faveur légère,

Ce baiser innocent

De votre coeur m'est-il garant ?

1115

LA CRITIQUE

La Critique est sincère,

Vous avez su me plaire,

Puisque je le dis,

Vos airs, quoique pris,

Charment les esprits.

1120

(Air : Premier Menuet.)

(Air : Second menuet.)

LE VAUDEVILLE

Quelle douceur
Dans mon coeur
Vient répandre un aveu si flatteur !
Quelle douceur
Dans mon coeur 1125
Répand mon bonheur !
De votre sel piquant
Naît mon agrément ;
Pour unir leurs traits
Nos esprits sont faits ? 1130
Comblez mes souhaits :
Je vous adore et je vous plais.
Votre amour, quand on lui plaît,
Se tait.

LA CRITIQUE

Qui se tait communément, 1135
Se rend
Notre gloire est d'être unis :
Vous deviendrez plus sage.
Écoutant mes avis ?
Et vos airs réjouissants, 1140
Vos chants,
Vont me rendre moins sauvage.
Tous deux nous allons unir
L'enjouement aux leçons, la sagesse aux plaisirs.

(Air : Troisième Menuet.)

LE VAUDEVILLE

Ô journée 1145

Douce et fortunée !
Que de biens à ce lieux
Promettent ces beaux noeuds !
Que d'ouvrages
Hardis, piquants, mais sages ; 1150
De traits heureux,
De badinages,
De jeux,
D'airs fameux,
Vont naître de nous deux ! 1155
Ô journée ! etc.

(*récite.*)

LA CRITIQUE

Quel sons réveillent les Échos ?
C'est Corésus. De loin je crois le reconnaître ;
Pour nous unir vraiment il arrive à propos,
Car de Bacchus il est le Grand-Prêtre. 1160
Il faut l'un et l'autre, aujourd'hui,
Employer l'ironie,
Pour nous moquer plus joliment de lui.

LE VAUDEVILLE

Taupe à la raillerie.

SCÈNE VIII

La Critique, Le Vaudeville, Arlequin.

(*Arlequin s'en va de dépit de ne pouvoir parler.*)

(On joue la Marche de Coresus, sur l'air, Faites décroter vos souliers.)

(Air : de Couperin.)

LA CRITIQUE ET LE VAUDEVILLE

De Corésus 1165
Chantons la gloire,
Chantons en chorus
Ses airs à boire ;
Tous ses rigaudons,
Ses cotillons. 1170

LA CRITIQUE

Propre, ajusté,
En vérité,
Il est tout fait pour charmer les plus fières,
Calliroé
A d'ailleurs des manières, 1175
Et tout son train à neuf est remonté.

LE VAUDEVILLE

Suivant de Phaëton l'exemple,
Il a fait l'achat d'un beau Temple :
Hélas ! Ce sont tous frais perdus !
De Corésus 1180
Chantons la gloire,
Chantons les vertus,
Chantons les Prêtres de Bacchus,
Chantons leurs chansons à boire,
Leurs sauts périlleux, 1185
Armés de feux,
En rond ils dansent tous entr'eux

Jusqu'à se brûler les cheveux.
De Corésus
Chantons la gloire,
Et les vertus.

1190

ARLEQUIN (*récite*)

Mais, Seigneur, Mais, Madame....

(Air : Un Préfet beau, bien fait.)

LE VAUDEVILLE (*chante*)

On trahit vos ardeurs....

ARLEQUIN (*récite*)

Est-ce pour insulter au dépit qui m'enflamme ?

LE VAUDEVILLE (*reprend*)

On trahit vos ardeurs :
Mais le Dieu des Buveurs
Exauce toutes vos fureurs ;
Par un vin infernal ,
Il cause un bacchanal
Brutal,
Qui devient général ;
Il rend les peuples fous ,
Ils s'entr'egorgent tous :
Ô ! Courroux surprenant !
Qui pour objet de sa vengeance,
Prend l'innocence:
Votre noble transport
Punit qui n'a pas tort ;

1195

1200

1205

Et généreux pour qui l'offense,
Sauve Agenor.

1210

ARLEQUIN (*récite*)

De m'exalter ainsi, finissez, je vous prie ;
Et daignez m'écouter.

LA CRITIQUE

Vous avez trop de modestie.

(*Air : des fraises.*)

(*Il récite.*)

ARLEQUIN (*chante*)

Piqué contre tout Paris,
Je viens de son caprice,
Et de ses cruels mépris,
Vous demander à grands cris
Justice, justice, justice
Rien n'égale l'horreur de mon chagrin cuisant ;
Je charmais autrefois, et j'ennuie à présent.
Ramenez le bon goût, et vengez mon injure.

1215

1220

LE VAUDEVILLE

Ture lure.

(*Air : des Pendus.*)

ARLEQUIN (*chante*)

Solitaire, triste, confus,

Je m'en vais sur l'air des pendus,
Vous réciter ma décadence.

1225

LA CRITIQUE

Seigneur ; parlez-moi de la danse,
Et trêve de récitatif,
Il est par trop soporatif.

(Air : Quand on a prononcé.)

ARLEQUIN

Je veux me plaindre en vain vous m'imposez silence.

(Air : Dans nos champs.)

LE VAUDEVILLE *(lui coupant la parole)*

D'une voix
Chacun admire
Et désire
Le beau pas de trois
Plus légères
Qu'un vent flatteur,
Deux Bergères
Suivent un Pasteur.
Que de grâce !
Elle efface
Et surpasse,
Le Décorateur.
Ô ! Rare honneur !
Grande gloire,
Et victoire
Pour l'Auteur !

1230

1235

1240

1245

(Air : Folies d'Espagne.)

ARLEQUIN

Ah, ventrebleu! c'est se moquer du monde.

(Air : Mariés ; mariés, mariés-moi.)

LA CRITIQUE

C'est-là qu'on voit Agenor.

ARLEQUIN (récite)

Je ne puis dire un mot, ma rage est sans seconde.

(À Arlequin.)

(Air : Quel plaisir de voir Claudine.)

LA CRITIQUE (reprend)

C'est-là qu'on voit Agenor
Arriver avec vitesse,
Et saisi d'un beau transport,
Crier en fendant la presse :
Retenez, retenez, retenez-moi,
Je m'offre pour la Princesse,
Retenez, retenez, retenez-moi,
Ou je mourrai sur ma foi.
Mais vous lui dérobez, Sire,
La gloire de ce trépas.

1250

1255

LE VAUDEVILLE

Cette mort que l'on admire,
Je ne l'imiterais pas.

1260

(Air : Père je me confesse.)

(Il récite.)

ARLEQUIN

À tort je le confesse
On l'applaudit beaucoup ;
Car j'étais dans l'ivresse
Quand j'ai fait ce beau coup.
Mais d'ouïr ma Complainte ayez la politesse.

1265

LE VAUDEVILLE *(l'interrompant toujours, et continuant l'air)*

Dans le bien comme dans le mal,
Corésus est extrême ;
Dans le bien comme dans le mal,
Il est original.
Il s'immole lui-même,
Pour unir ce qu'il aime
À son heureux rival.
Le trait est sans égal !

1270

LE VAUDEVILLE ET LA CRITIQUE

Exaltons
Et chantons
Sa noblesse
Dans l'ivresse,
Ce héros peu commun,

1275

Je fais le crime qu'à jeun.

(Air : Ma commère quand je danse.)

LE VAUDEVILLE

À moi vive Contredanse,
Tambourin et Menuet,
Venez former notre Ballet;
Je veux, qu'ici, pour le rendre complet,
Le cheval Pégase danse ,
Et qu'il hennisse un couplet.

1280

1285

SCÈNE DERNIÈRE

Le Vaudeville, La Critique, La Contredanse, Le Menuet, etc.

(On danse.)